# Le remake comme source de tension entre originalité et réflexivité

À la différence des changements de médiums opérés au récit de Finney lors du passage du feuilleton au film et au roman, les *remakes* de *Invasion of the Body Snatchers* de Siegel[[1]](#footnote-1) par Kaufman[[2]](#footnote-2), Ferrara[[3]](#footnote-3) et Hirschbiegel[[4]](#footnote-4) réarticulent le même récit dans le médium cinématographique. Comme le souligne Leitch, les remakes entrent dans une « relation triangulaire »[[5]](#footnote-5) entre trois textes : leur propre texte, le film qu’ils refont et l’histoire originale (*story by…*) sur lequel ces deux derniers sont basés[[6]](#footnote-6). Mais dans le cas de *Invasion of the Body Snatchers* cette relation triangulaire se complique : alors que le film de Siegel est « Basé sur feuilleton de *Collider’s Magazine* par Jack Finney » (fig. 3), les remakes citent le roman comme source (fig. 4, 5 et 6) ; une référence explicite aux versions antérieures n’est faite dans aucun des films. Ce chapitre s’efforce pourtant de montrer que chacun des remakes est étroitement lié aux précédents par un jeu complexe de tension entre originalité et réflexivité. En effet, si chacun des films peut exister comme œuvre indépendante[[7]](#footnote-7), il s’efforce toutefois d’affirmer –ou de nier– ses prédéceseurs en s’y référant. Cette tension peut prendre un nombre incalculable de formes et ce travail choisit de se concentrer sur cinq d’entre-elles en particulier : le générique, l’utilisation de la voix over, la représentation du cri des pods, la scène dite de *camouflage* et les effets provoqués par le déplacement spatial et temporel systématique de l’action et les *cameos*. Ces axes d’études permettent de dégager le mouvement paradoxal de *révérence* et de *détachement* de chaque film envers ses précédents : affichant d’une part son appartenance à une plus grande série tout en marquant son originalité. La dernière pouvant même être perçue comme résolvant la tension de par sa problématisation du corpus comme une série de suites plutôt que de remakes.

## Le générique, ou comment (re)commencer le film

Si, comme il a en a été question dans les chapitres précédents, le film de Siegel accentue les aspects horrifiques du récit de Finney par son esthétique de film noir et son utilisation restreinte d’effets spéciaux[[8]](#footnote-8), les remakes optent pour une autre facture esthétique. L’hypothèse de ce travail est que ces choix esthétiques répondent d’une part aux pratiques esthétiques de leur époque de production respectives, mais aussi à un besoin de chaque film de se différencier du précédant par sa forme. La question des variations du générique est abordée par Kathleen Loock[[9]](#footnote-9), mais l’argumentation reposant sur la citation de plusieurs articles académiques ou critiques de film parfois radicalement opposés[[10]](#footnote-10) montre qu’une telle approche généraliste est parfois contre-productive. Ce chapitre propose donc de traiter de la question des variations génériques en se concentrant sur l’étude des génériques à l’aune des propositions faites par Roger Odin dans son article intitulé « L’entrée du spectateur dans la fiction »[[11]](#footnote-11). Dans l’article, Odin suggère d’appliquer un modèle sémio-pragmatique au générique et aux « modalités régissant l’immersion progressive du spectateur dans le monde du film »[[12]](#footnote-12). Cette entrée dans la fiction produit selon lui un « conflit entre le générique et son film »[[13]](#footnote-13), conflit résolu finalement au bénéfice de la fiction en « confortant notre sentiment de ne pas être dupes de cette action : ainsi rassurés […], nous pouvons nous permettre d’en être plus dupes. »[[14]](#footnote-14). À la manière de la tension entre originalité et réflexivité qui habite chaque remake, ce conflit généré par le générique chez le spectateur favorise paradoxalement son entrée dans la fiction par l’acceptation du film comme œuvre de fiction en connaissance de cause ; ou, dans le cas du remake, son acceptation de celui-ci comme œuvre à la fois originale et reproduite. Dans le cas de *Invasion of the Body* Snatchers et de ces remakes, les génériques articulent ce conflit tout en créant la tension entre originalité et réflexivité.

Alors que le film de 1956, qui présente le générique sur un fond de nuages complètement détaché de la suite du récit, semble obéir au processus de détachement décrit par Odin et Metz, le film de 1978 adopte une toute autre approche : le film raconte l’invasion dès les premières images. Tout d’abord par la mise en avant de son aspect science-fictionnel dès sa première image par l’utilisation d’une iconographie spatiale. Mais cette iconographie n’est pas uniquement utilisée pour informer le spectateur du genre science-fictionnel du film : la séquence du générique prends la forme d’une histoire montrant les *pods* (sous forme de spores) voyageant à travers l’espace d’une planète à l’aspect désertique vers la terre avant de s’implanter dans la verdure d’une ville clairement identifiée comme San Francisco par l’iconique Golden Gate Bridge (fig. 7). Cette ouverture est portée par la musique inquiétante de Denny Zeitlin mélangeant sons étranges et harmoniques mineures de cordes et cuivres orchestraux. Contrairement au film de Siegel, qui ne liverait que des informations officielles[[15]](#footnote-15) relatives au film à travers le générique, celui de Kaufman entame déjà le processus d’invasion extraterreste qui sera central au reste du récit. Si ce processus semble contredire la conception du générique comme ouvertement fictionnel telle que prônée par Odin, l’imagerie saturée et résolument irréelle[[16]](#footnote-16) contraste fortement avec celle du film (pâle et par moments dans un style/grain d’image quasi-documentaire, particulièrement dans son premier tiers).

Ces images spatiales vont également animer les génériques des films de Ferrara et de Hirschbiegel : dans la version de 1993, les crédits d’ouverture défilent sous un fond étoilé montrant des corps célestes (fig. 8) et s’acheve sur un fondu vers un plan (aérien, filmé depuis un hélicoptère) qui suit la voiture dans laquelle se trouve Marti Malone. Malgré son recours à l’iconographie spatiale, sa fonction diffère de celui de 1978 : le générique à un statut flottant et semble remplir une fonction plus informative que narrative[[17]](#footnote-17). Inversement, le générique du film de 2007 intervient sous la forme d’un simple plan[[18]](#footnote-18) après une première séquence introductive mettant en scène la Dr. Carol Bennell. Ce plan (fig. 9) est en réalité le premier d’une série montrant une navette spatiale[[19]](#footnote-19) s’écrasant sur terre, événement déclencheur de l’invasion. Ce choix signale également l’aspect thriller du film, construit en un complexe réseau de prolepses et d’analepses, dès le générique : l’entrée de la fiction dans une fiction *in medias res/en cours* plutôt qu’une fiction passée (1956, 1993) ou à venir (1978).

Cette utilisation de l’espace extraterrestre dans les premières minutes des films de 1978, 1993 et 2007 paraît d’un premier abord étrange : comme abordé dans le chapitre précédent, l’espace est présent dans le roman de Finney uniquement à travers un dialogue de la scène d’explication. Les films de 1978 et 2007 utilisent le générique[[20]](#footnote-20) pour montrer le processus d’invasion expliqué dans le roman, donnant au spectateur dès son entrée dans la fiction la confirmation qu’il sera bien question d’invasion extra-terrestre. En revanche, celui de 1993 utilise l’espace seulement pour donner un ton science-fictionnel au film : cette absence de la thématique de l’invasion au générique est d’autant plus frappante que le film de Ferrara est le seul à supprimer le mot « *Invasion*» de son titre. Dans le cas du générique, la réflexivité par rapport au film de Siegel passe par une approche autre du récit : le spectateur des films de Kaufman et Hirschbiegel –qu’il ait vu ou non le film de Siegel– est immédiatement informé des modalités de l’invasion[[21]](#footnote-21). Le remake de Ferrara est plus ambigu sur ce point : à la manière de l’ouverture en voix-over de Siegel[[22]](#footnote-22), c’est la voix de Marti qui va thématiser l’étrangeté du récit à suivre sans donner au spectateur de détails ; un procédé qui réponds presque littéralement au passage ajouté en incipit du roman de Finney.

## Voix over et place du héros dans le récit

L’utilisation de la voix over constitue un autre élément marquant la tension entre originalité et réflexivité entre les films, et est présente dans chacun des films à l’exception du premier remake. Outre son absence de voix over, le personnage principal dans le film de Kaufman (rebaptisé Matthew au lieu de Miles) diffère grandement de Miles de par la place qui lui est accordé dans le récit : alors que Miles, en plus de conduire le récit par la voix over, est présent dans toutes les scènes du film de Siegel, ce n’est pas le cas de Matthew. Le film commence par suivre le personnage de Becky (« ici devenue Elizabeth ») avant d’introduire le personnage de Matthew. Ce choix est significatif car il est l’un des facteurs qui diminue l’importance du personnage principal, lui enlevant l’omniscience qui lui était accordée par la voix over chez Siegel.

Au sujet du remake de 1993, Michel Chion constate une réapparition de la voix off, qu’il explique comme « [s’inscrivant] dans une série de ‹ retours à la voix *off* › qui, pour moi, est un des traits marquants de l’évolution narration[sic] cinématographique dans les années 90 »[[23]](#footnote-23). Cette explication, quelque peu simpliste et tirée d’un article à la qualité analytique parfois douteuse[[24]](#footnote-24), détache complètement cette réutilisation de la voix off de la logique sérielle et de ses implications narratives. Ce retour en arrière opéré par le film de Ferrara, crée par la voix over de Marti –intervenant au début et à la fin du film– un récit cadre similaire à celui de la version de 1956. Bien que cette voix over soit suggérée dans le roman de Finney par l’adresse directe de Miles au lecteur en début et fin de roman, le discours final de Marti rejoint lui clairement l’avertissement au spectateur lancé par Miles dans la scène finale *originale*: « Ils t’attrapent quand tu dors. Mais tu ne peux pas rester éveillé pour toujours. »[[25]](#footnote-25). Une fin qui miroite l’ambiguïté de cette de Siegel : le héros/héroïne ayant sauvé sa peau et accompli son devoir d’avertir les autorités compétentes[[26]](#footnote-26) avant qu’il ne soit trop tard.

Dans le film de Hirschbiegel, le statut de la voix off est plus indeterminée: la voix off de l’héroïne dans la séquence pré-générique est un monologue intérieur utilisé par le personnage pour rester éveillé, tandis que la voix off finale est en réalité un extrait d’une ligne de dialogue prononcée par un personnage secondaire dans l’une des scènes du film. Dans ces dernières images, un long travelling avant est effectué sur une Carol pensive (fig. 10) alors que la voix off est jouée, ce n’est pas l’héroïne du film qui se voit accorder le dernier mot de l’histoire ; en tout cas pas directement. Le statut de monologue intérieur du début du film est rejoué par la scène finale, excepté que dans le cas de la scène finale, ce monologue prend la forme d’un souvenir du personnage.

Cette utilisation de la voix off, systématiquement différente d’une version à l’autre du film sans jamais pour autant correspondre à celle de leur récit source identique, montre une réflexivité des textes filmiques par opposition forcée : chaque remake cherchant en quelque sorte à innover en se différenciant dans ces moments clés que constituent le début et la fin d’un récit filmique. PARCE QUE LE PACTE DE LECTURE EST DIFFERENT ? PARCE QUE L’ARC NARRATIF IMPORTE ?

## Crie-moi qui je suis, je te dirai qui tu est

Un autre élément, apparu avec le film de 1978, articule la tension entre originalité et réflexivité de la série : le cri des *pod people* utilisé pour avertir leurs semblables de la présence d’humains non transformés. Dans la version de Siegel, ce cri d’avertissement ne prend pas de forme particulière (visuellement ou acoustiquement) : après sa transformation, Becky lance par exemple « Il est ici ! Il est ici ! Attrapez-le ! Attrapez le ! »[[27]](#footnote-27), dans le *continuity script* la ligne de dialogue est entrecoupée de didascalies concernant la mise en scène (« Elle se tourne et regarde en direction de la caméra »[[28]](#footnote-28)) ou le ton de la voix (« criant furieusement »[[29]](#footnote-29)). Ces dernières n’accordent pourtant pas une particularité visuelle ou sonore à la scène par rapport au reste du film : le cri ne peut pas être utilisé pour distinguer un humain d’une *pod person* et n’a pas pour effet d’effrayer le spectateur par sa forme. Le film de Kaufman, en revanche, accorde une importance toute particulière à ce cri : il apparaît dans le troisième acte du film, au moment où Matthew détruit son double *pod* avec une hache, sous forme d’un cri strident qui évoque plus le cri animal d’un porc en souffrance que celui d’un être humain. Ce cri, qui apparaît d’abord uniquement en voix off sans que sa source soit clairement identifiée, va habiter la bande sonore du film pendant plus de la moitié du troisième acte. Il apparaît pour la première fois en voix in dans un plan court sur lequel on peut apercevoir trois *pod people* la bouche ouverte (fig. 11), l’attribuant définitivement comme émanant des humains transformés. Quelques minutes plus tard, le cri est à nouveau montré en voix in dans un plan très court (26 images) dans lequel un zoom rapide d’un plan d’ensemble (fig. 12) vers un plan américain (fig. 13) : la durée courte et la brutalité du zoom, rare dans les films de fictions, accentue l’effet horrifique du cri poussé par le personnage qui pointe son doigt dans la direction du spectateur. Cette représentation du cri ne sera utilisée que deux fois de plus dans le film : dans la scène de poursuite finale, dans laquelle une Elizabeth –devenue *pod person*– dénudée va révéler la position de Matthew alors en train de saboter les serres de production des *pods* (fig. 14). Dans ce plan, la caméra reste statique lors du cri et la mise en cadre ne place pas le spectateur (mais plutôt, via un contre champ, son avatar filmique d’incarne Matthew) dans la lignée du pointage de doigt ou du regard d’Elizabeth. La durée très courte de la première apparition en voix in du cri et la non-agressivité relative de la deuxième sont importantes car elles créent les conditions spectatorielles pour sa dernière apparition, qui est également l’ultime[[30]](#footnote-30) plan du film. Cette dernière manifestation du cri[[31]](#footnote-31) est au cœur même des tensions entre réflexivité et d’originalité entre le film et son remake : dans les dernières séquences du film, montrant un Matthew vivant entouré de *pod people* menant leurs existences sans but réel[[32]](#footnote-32), le spectateur infère que le héros prétend être transformé dans un souci de se fondre dans la masse. Or, dans la scène finale[[33]](#footnote-33) durant laquelle Matthew croise une Nancy Bellicec –toujours humaine– pensant elle aussi avoir à faire à un humain, le même mécanisme formel que précédemment est déclenché : le plan d’ensemble de Matthew se resserre, cette fois-ci par un travelling avant plutôt qu’un zoom, avant que ce dernier ne lève le doigt en direction de Nancy et commence à pousser le cri. Mais cette fois-ci le cri n’est pas l’objet d’un plan unique très court : il va durer 18 secondes et s’étendre sur neufs plans jusqu’au fondu au noir qui laisse place au générique de fin. La durée et surtout les quatre plans, en contre-champ, de réaction de Nancy en pleurs[[34]](#footnote-34) en intensifient l’effet sur le spectateur ; un spectateur choqué puis surpris que le héros du film s’avère être devenu un méchant, et ne trouvant comme seule présence identificatoire à l’écran une femme hurlant de désespoir.

Le cri du retournement final du film de 1978 est devenu l’image iconique de la série *Invasion of the Body Snatchers* que l’on retrouve à maintes reprises dans la culture populaire. Si le choix opéré par le film de 1978 de surprendre son spectateur par l’échec du héros[[35]](#footnote-35) met en avant son originalité par-rapport à celui de 1956, il va entrainer dans le reste de la série des reprises renforçant leur appartenance à la série. L’utilisation du cri dans film de Ferrara est relevée par la critique, qui lui reproche en général un manque d’originalité (« Aussi effrayant qu’il soit, il est pris de la version de Kaufman »[[36]](#footnote-36)). Remarque valide puisque l’utilisation du cri dans le film de 1993 répond aux mêmes modalités de celles du film de 1978 –travelling ou zoom avant, pointage de doigt et même tonalités– sans y ajouter d’élément particulier. Sa présence dans le film de 2007 implique une grande réflexivité par rapport au film de 1978[[37]](#footnote-37) : le cri dans sa modalité n’est pas présent, mais le film substitue au cri d’autres éléments à plusieurs reprises. Le cas le plus évident de cette substitution intervient dans une scène durant laquelle Carol reçoit la visite d’un inconnu sur le seuil de sa porte : une *pod person* cherche à pénétrer son appartement pour pouvoir contaminer la famille. Durant l’altercation, l’inconnu, bloqué derrière une la porte d’entrée, adopte une expression faciale rappelant celle des films de Kaufman et Ferrara (fig. 15) sans que pourtant un seul bruit ne sorte de sa bouche. Dans une de ces instances, le son du cri est remplacé par une note courte aigue jouée sur un instrument à cordes. De plus durant l’intégralité de la scène, un bruit off –le sifflement d’une marmite à vapeur placée sur le feu avant que la sonnette entraine le début de la rencontre– strident et désagréable est présent. Le même procédé est utilisé dans une scène ultérieure du film dans laquelle un passager de métro déclenche le freinage d’urgence du train, provoquant ainsi le son strident du frottement des roues arrêtées glissant sur les rails[[38]](#footnote-38), alors qu’un groupe de *pod people* sont à sa poursuite. Ces substitutions aux cris trahissent une grande réflexivité du film envers ses versions antérieures : leur absence sous leur forme typique démontre un besoin d’affirmer une originalité, alors que les substitutions qui y sont faites en reconnaissent l’apport au texte original.

## « Being a *pod person*»

Les tensions entre réflexivité et originalité sont également problématisées dans le traitement d’une même scène sur l’ensemble du corpus des quatre films. Je considère ici sur l’une d’entre-elles, tirée directement du roman de Finney et répétée dans chaque film. La scène en question se déroule, dans le cas du roman et des films de 1956et 1978, dans le dernier quart du récit, après que Miles/Matthew et Becky/Elizabeth aient neutralisé les *pod people* tentant de les sédater afin de provoquer la transformation. L’enjeu de séquence repose sur le principe du camouflage : afin de quitter le bâtiment dans lequel ils se trouvent, les deux protagonistes doivent se fondre dans la foule de *pod people* en masquant leurs émotions. Ils croisent alors un personnage (un policier chez Finney et Siegel) avec lequel ils entament une discussion pour lui signaler qu’ils sont « avec lui, et ce n’était pas si terrible que ça »[[39]](#footnote-39).

Dans le film de Siegel, un premier changement est opéré à la scène écrite par Finney : au lieu de parvenir à convaincre le policier et s’échapper, Becky laisse transparaître ses émotions et crie au moment où un chien manque de se faire heurter par un camion. Ce cri trahit leur nature humaine et pousse le policier à aller vérifier l’intérieur du bâtiment, ce qui va déclencher la course-poursuite qui anime la fin du film. Le film qui présente cette scène dans son articulation la plus complexe en vue du texte original est celui de Kaufman, puisque la scène s’y trouve dédoublée. Lors de sa première présentation, les rôles sont inversés par rapport à 1956 : en tentant de s’échapper Elizabeth et Matthew croisent Nancy, qui est en réalité celle qui se cache parmi les *pod people* depuis des heures. La confrontation est présentée par une suite de plans statiques et serrés qui renforcent son suspens : tout d’abord un champ/contre-champ sur les personnages qui est interrompu par un insert[[40]](#footnote-40) sur un *pod people* emprisonné qui crie (à l’aide ?). Cet insert intervient au moment où le spectateur s’attendrait à ce que ce soit Nancy qui crie, et a donc pour effet de surprendre celui-ci. La scène retourne ensuite dans une série de champ/contre-champ qui finiront par se solder par la réunification des personnages (fig. 16) et les explications qu’offre Nancy sur sa technique de camouflage. Cette première itération de la scène anticiple et déjoue les attentes du spectateur par rapport à la version de Finney/Siegel, puisque les personnages –dont la peur est visible– auraient dû être démasqués par la version *pod people* de Nancy. La deuxième reprise de cette scène intervient à la fin du film : il s’agit du retournement final déjà discuté plus haut dans ce chapitre. Avec cette scène, encore une fois, Kaufman joue des attentes des spectateurs. À la différence de la confrontation entre Elizabeth/Matthew et Nancy, ces attentes ne sont pas spécifiques au spectateur connaissant les versions précédentes du récit ; au contraire, le lecteur attentif du feuilleton/roman de Finney dispose d’éléments supplémentaires lui permettant de comprendre avant la confrontation finale que Matthew est un pod. Dans un chapitre du roman jamais adapté au cinéma, Miles se rend dans une bibliothèque publique afin de consulter des vieux journaux se référant aux événements étranges se déroulant autour de Santa Mira, pour se rendre compte que tous les articles en question ont été soigneusement découpés des copies archivées. Le film de Kaufman adopte donc un élément du roman en montrant Matthew entrain de découper un journal dans la dernière séquence du film (fig. 17), le spectateur ayant l’épisode du roman en tête ne manquera pas de faire le rapprochement et de comprendre que Matthew contribue à l’invasion par les *pod people* et a déjà subi sa transformation. La scène finale du film de 1978, enrichie de cette clé de lecture, prend alors un double sens : un premier reposant sur son originalité[[41]](#footnote-41) et un deuxième sur sa réflexivité aigue envers son texte source[[42]](#footnote-42).

Dans la version de Ferrara, la scène est jouée avec une ressemblance accrue à celle du roman et du film de Siegel. Mais contrairement au film de Siegel, ce n’est pas un cri mais l’inquiétude exprimée par Marti qui trahit l’humanité des deux personnages. Alors que Marti et Tim Young parviennent presque à convaincre Jenn Platt de leur manque d’émotions (fig. 18) dans un plan dont la mise en scène joue sur une inversion[[43]](#footnote-43) du film de Siegel (fig. 19) se retourne alors que le couple commence à s’éloigner, trahissant leur humanité. Le choix du retournement comme indice de leur humanité est d’autant plus intéressant lorsqu’il est mis en perspective avec le roman de Finney. Dans le roman, Miles précise « Nous ne nous sommes pas retournés »[[44]](#footnote-44) immédiatement après le dialogue avec le policier. Encore une fois, le texte filmique d’un remake joue à la fois sur sa source et la première adaptation cinématographique de Siegel : affichant son affiliation à ce dernier tout en marquant son originalité par rapport à celui-ci en jouant sur sa plus grande fidélité envers son texte source.

Dans *The Invasion*, la scène de camouflage apparaît bien plus tôt dans le récit alors que Carol se retrouve[[45]](#footnote-45) dans un métro avec d’autres humains alors que les *pod people* sont à la recherche de personnes à contaminer[[46]](#footnote-46). Dans cette scène, c’est un autre passager du métro qui explique à Carol qu’« il est possible de les tromper, mais vous devez rester calme »[[47]](#footnote-47). Après une embuscade de laquelle elle parvient à s’échapper, c’est un policier qui s’approche d’elle par derrière (fig. 20) alors que trois autres sont entrain de mobiliser une passante humaine. Le policier se place à la hauteur de Carol et révèle qu’il est encore humain en donnant des conseils à Carol. De par l’utilisation du policier, le film revoie au film de Siegel et à sa source littéraire en opérant encore à une nouvelle permutation de la scène originale : le représentant des forces de l’ordre, servant les intérêts des *pod people* dans les versions de 1954/1956, s’avère ici être une aide pour l’héroïne. La scène de camouflage va se prolonger pendant quelques minutes, avec une scène évoquant les images de personnes se jetant dans le vide depuis les tours du *World Trade Center* durant les attentats du 11 septembre[[48]](#footnote-48), avant de culminer dans un face-à-face avec un Ben Driscoll encore humain. Dans cette version, la variation ne repose donc pas dans les conséquences de la scène de camouflage[[49]](#footnote-49) mais sur son déroulement. Le film de Hirschbiegel se réfère encore une fois aux attentes du spectateur connaissant les films précédents en contrant ses attentes quant au déroulement de la scène, révélant encore une fois la tension entre réflexivité et originalité qui définit tout remake.

## Remakes ou *sequels*?

Comme l’ont montré les éléments précédemment étudiés dans ce chapitre, la tension entre réflexivité et originalité inhérente au remake se manifeste sous plusieurs formes à travers le corpus de films. Un des éléments par lequel chaque film se différencie de son prédécesseur est son ancrage temporel et spatial. Malgré un ancrage clair du roman de Finney[[50]](#footnote-50), chacun des films déplace systématiquement l’action : le film de Kaufman place l’action dans les années 1970 à San Francisco, le film de Ferrara dans les années 1990 en Alabama et celui de Hirschbiegel après l’invasion américaine en Irak (2003) à Washington. Les textes critiques abordant la série de films relèvent ce déplacement mais se contentent d’y lire la possibilité offerte par une critique de leur société contemporaine respectives[[51]](#footnote-51). Seuls auteurs à relever les effets de ce déplacement sur le corpus des textes dans son ensemble, Thomas Leitch[[52]](#footnote-52) et Kathleen Loock[[53]](#footnote-53) affirment que ces éléments « floutent les limites entre le remake et la suite »[[54]](#footnote-54). En effet, les mécanismes de la suite et ceux du remake semblent à priori radicalement opposés, Carolyn Jess-Cooke et Constantine Vervis résument ces différences ainsi : « Contrairement au remake, la suite ne priorise pas la répétition de l’original, mais propose plutôt une exploration des alternatives, différences et reconstitutions discrètement chargée des multiples manières de relire, se rappeler ou revenir à une source. »[[55]](#footnote-55). Or, si l’on s’en tient à cette définition, la série *Invasion of the Body Snatchers* répondrait aux critères de la suite plutôt que celles du remake : chacun des films priorisant son détachement du film de Siegel, aux dépens de sa fidélité au texte original. Cette dernière partie propose donc de relever et discuter les éléments qui lient les films entre eux : soit par leurs différences rendant la continuité du récit possible et cohérence, soit par des choix entrainant une réflexivité de leur texte au point de créer une tradition.

En plus de systématiquement déplacer le temps et lieu de l’action, chacun des films opère des changements dans la constitution de ses personnages : et ce pas uniquement dans leur noms[[56]](#footnote-56), leur sexe[[57]](#footnote-57) mais également dans leur statut social[[58]](#footnote-58). Si, comme le souligne Grant, certains de ses changements sont peut-être dus à une volonté d’éviter certaines confusions entre le nom d’un personnage et de réalisateur[[59]](#footnote-59), il est toutefois significatif qu’aucun des films ne choisisse de se reposer sur des personnages connus –et reconnaissables– des versions précédentes[[60]](#footnote-60). Ce choix, qui d’un premier abord éloigne les films les uns des autres, à également pour conséquence de créer une certaine cohérence à la série : le destin du héros scellé[[61]](#footnote-61), ou au moins incertain, de chacun des films n’est pas contredit par les suivants. Pour les films de 1978 et 2007, il est même validé : le film de Kaufman montre une scène dans laquelle un homme paniqué au milieu du trafic se jette contre la voiture de Matthew, or ce personnage s’avère être incarné par Kevin McCarthy… l’acteur jouant Miles de la version de Siegel. Ce clin d’œil au film original[[62]](#footnote-62) renvoie pourtant le spectateur attentif et informé[[63]](#footnote-63) à la scène finale initialement prévue par Siegel d’un Miles paniqué au milieu du trafic. Le film de 2007 se joue d’un procédé similaire quand le rôle d’une patiente récurrente de Carol, qui se plaint que son mari n’est plus la même personne, est donné à Veronica Cartwright, seule survivante possible dans le récit du film de 1978[[64]](#footnote-64). Ces déplacements et les deux *cameos*, anodins à la surface et presque devenus une tradition de la série de par leur usage systématique, ont pourtant bien comme effet de suggérer une continuité du monde diégétique des films de 1956 à 2007 en rendant celle-ci possible et surtout cohérente. Cette continuité va parfois jusqu’à trouver sa place dans le para-textuel : les films de 1978 et 1993 ayant été produits par la même personne[[65]](#footnote-65). Bien que ces éléments puissent paraître simplement anecdotiques, ils s’inscrivent dans un réseau plus grand de relations entre les 4 films de la série articulant la tension entre réflexivité (via, par exemple la citation) et l’originalité. Ces *cameos* paraissent comme une manière de résoudre cette tension : en offrant un lien direct avec un film précédant de la série tout en marquant son originalité, puisque ces personnages trans-remake ne sont que des courtes rencontres sur le chemin des personnages principaux d’un *nouveau* récit. ET UN PLAISIR POUR LE SPECTATEUR, COMME DE RECONNAÎTRE HITCHCOCK DANS SES FILMS.

Dans ce chapitre, il a été question des liens qu’entretiennent les différents films du corpus des remakes officiels et de la manière dont ces liens créent une tension entre réflexivité et originalité centrale à tout remake. Les éléments narratifs comme le générique d’ouverture et l’utilisation d’une voix off et la récurrence de figures comme le cri des *pod people* ou la scène de camouflage mettent en scène cette tension : celle d’un texte cherchant à se démarquer d’un autre tout en lui tirant sa révérence. Finalement, il a été question du statut de la série : si la suite du film est systématiquement présentée comme une série de remakes par la critique (journalistique, spécialisée et académique), les débordements et déplacements spatio-temporels d’un film au suivant permettent tout autant de considérer le corpus comme une série de suites répétant la même structure narrative à la manière d’une série télévisée fixant des invariants à leur récit et revisitant constamment la même structure narrative (NOTE : I’LL WORK ON THIS WHEN I CAN ACCESS THE BOOKS I NEED TO MAKE IT CLEAR). L’ensemble de ces éléments montre comment chaque film de la série, de par son texte, confirme son appartenance tout en problématisant son essence même. En reconduisant certains motifs et schémas narratifs, le film valide l’existence des précédents et assure que leur existence ne soit pas oubliée… puisque leur existence même en dépends.

1. *Invasion of the Body Snatchers* (*L'invasion des profanateurs de sépultures*, Don Siegel, 1956). [↑](#footnote-ref-1)
2. *Invasion of the Body Snatchers* (*L'invasion des profanateurs*, Philip Kaufman, 1978). [↑](#footnote-ref-2)
3. *Body Snatchers* (*Body Snatchers, l'invasion continue*, Abel Ferrara, 1993). [↑](#footnote-ref-3)
4. *The Invasion* (*Invasion*, Oliver Hirschbiegel, 2007). [↑](#footnote-ref-4)
5. Thomas Leitch, « Twice-Told Tales: Disavowal and the Rhetoric of the Remake » *in* Jennifer Forrest et Leonard R. Koos (éds.), *Dead Ringers: The Remake in Theory and Practice*, Albany, State University of New York Press, 2002, p. 39. [↑](#footnote-ref-5)
6. Et pour lequel ils payent des droits d’adaptation. [↑](#footnote-ref-6)
7. Ce qui est le cas pour les spectateurs n’ayant pas vus un (ou plusieurs) des films précédents. [↑](#footnote-ref-7)
8. Dans ce cas, d’effets spéciaux *pratiques* pro-filmiques. [↑](#footnote-ref-8)
9. Kathleen Loock, « The Return of the Pod People: Remaking Cultural Anxieties in *Invasion of the Body Snatchers* », in Constantine Vervis et Kathleen Loock (éd.), *Film Remakes, Adaptations and Fan Productions: Remake/Remodel*, Londres, Palgrave MacMillan, 2012, pp. 132-133. [↑](#footnote-ref-9)
10. Définissant par un film par deux genres contradictoires (« mélodrame familiale » et « film d’action de dur ») en tirant les deux citations d’articles aux approches radicalement différentes. « family melodrama », « tough-talk action film ». Kathleen Loock, « The Return of the Pod People: Remaking Cultural Anxieties in *Invasion of the Body Snatchers* », *op. cit.*, p. 133. [↑](#footnote-ref-10)
11. Roger Odin, « L’entrée du spectateur dans la fiction », *in* Jaques Aumont et Jean-Louis Leutrat (éds.), *Théorie du film*, Paris, Albatros, 1980, pp. 198-213. [↑](#footnote-ref-11)
12. Alain Boillat and Laurent Guido, « Mais im Bundeshuus, un documentaire au service du récit », *Décadrages*, No. 3, printemps 2004, pp. 86-97. [↑](#footnote-ref-12)
13. Roger Odin, *op. cit.*, p. XXX [↑](#footnote-ref-13)
14. Christian Metz, cité par Roger Odin, *op. cit.*, p. XXX [↑](#footnote-ref-14)
15. Sous forme d’inscriptions textuelles informant le spectateur sur l’aspect de production du film. [↑](#footnote-ref-15)
16. Le spectateur n’étant pas dupe quant à l’origine truquée de ces images. [↑](#footnote-ref-16)
17. Identique à celle du film de Siegel. [↑](#footnote-ref-17)
18. Le générique *animé* étant en réalité placé à la fin du film. [↑](#footnote-ref-18)
19. La navette spatiale de l’agence spéciale américaine (NASA). [↑](#footnote-ref-19)
20. Ou, plus précisément dans le cas du film de 2007, le titre. [↑](#footnote-ref-20)
21. Par une illustration détaillée de son processus (1978) ou de ses origines précises (2007). [↑](#footnote-ref-21)
22. Qui, dans la version finale du film, est en réalité une voix *in* qui opère un glissement dans le *over* au début de l’analepse. [↑](#footnote-ref-22)
23. Michel Chion, « Les enfants du remake. Sur deux versions des ‹ Body Snatchers › », *Positif*, No. 459, mai 1999, p. 101. [↑](#footnote-ref-23)
24. Chion présente par exemple le film de Ferrara comme « le moins bon de la série » afin de justifier le fait qu’il n’en parlera que très peu. [↑](#footnote-ref-24)
25. « They get you when you sleep. But you can only stay awake for so long. »  [↑](#footnote-ref-25)
26. Le FBI dans le film de Siegel, l’armée dans celui de Ferrara. Une armée qui est le vecteur même de la contamination, et en laquelle on ne doit pas forcément faire confiance. [↑](#footnote-ref-26)
27. « He’s in here ! He’s in here ! Get him ! Get him ! ». Al LaValley (éd.), *op. cit.*, p. 102. [↑](#footnote-ref-27)
28. « *She turns and looks toward the camera* ». Al LaValley (éd.), *ibid.* [↑](#footnote-ref-28)
29. « *(screaming furiously)* ». Al LaValley (éd.), *ibid.* [↑](#footnote-ref-29)
30. Ou, plus précisément, les neuf derniers plans du film. [↑](#footnote-ref-30)
31. En voix in et off. [↑](#footnote-ref-31)
32. Les lieux de travail de Matthew sont montrés comme remplis de *pod people* inactifs regardant le vide. [↑](#footnote-ref-32)
33. Montée comme une suite de champs-contre champs. [↑](#footnote-ref-33)
34. Dont les cris, humains cette fois-ci, vont se mélanger à ceux de Matthew. [↑](#footnote-ref-34)
35. Qui, en plus d’aller à l’encontre de son texte source et du film qu’il refait, va également à l’encontre des attentes des spectateurs en termes de clôture d’un film hollywoodien. [↑](#footnote-ref-35)
36. « Ghoulishly effective as this bit is, it’s taken from Kaufman’s version. ». Owen Gleiberman, « Body Snatchers », *Entertainment Weekly*, 11 février 1994. [↑](#footnote-ref-36)
37. Et, par extension, de 1993. [↑](#footnote-ref-37)
38. Son illustré par un gros plan montrant clairement le freinage d’urgence et les étincelles qu’il produit. [↑](#footnote-ref-38)
39. « we’re with you, and it’s not so bad ». Jack Finney, *Invasion of the Body Snatchers*, *op. cit.*, p. 191. [↑](#footnote-ref-39)
40. Qui, contrairement aux autres plans, n’est pas statique : il commence sur un plan serré pour finir sur un plan d’ensemble via un travelling arrière ; le mouvement inverse que celui opéré par la caméra lors des autres instances du cri. [↑](#footnote-ref-40)
41. La scène, et le retournement final, n’ayant jamais été présentés dans une version antérieure du récit. [↑](#footnote-ref-41)
42. Qui récompense le spectateur connaissant son roman source. [↑](#footnote-ref-42)
43. Une inversion de la place des personnages dans cadre, obéissant à l’inversion des genres opérée dans le film de Ferrara. Pour une analyse des effets sur le texte des changements de genres des protagonistes dans les versions de Ferrara et Kaufman, voir Barry Keith Grant, *op. cit.*, pp. 101-104 et Kathleen Loock, « The Return of the Pod People: Remaking Cultural Anxieties in *Invasion of the Body Snatchers* », *op. cit.*, pp. 139-140. [↑](#footnote-ref-43)
44. « We didn’t look back. ». Jack Finney, *Invasion of the Body Snatchers*, *op. cit.*, p. 191. [↑](#footnote-ref-44)
45. Seule, cette fois ci. [↑](#footnote-ref-45)
46. Le mécanisme de transformation, contrairement à celui des films précédents, repose sur la contamination des humains par un virus provenant de l’espace. Ce virus est longuement discuté dans la scène d’explication, images microscopiques à l’appui, et sa propagation se fait par fluides corporels : les infectés crachent un liquide visqueux vert sur les humains pour les infecter. [↑](#footnote-ref-46)
47. « You can fool them, but you’ve got to calm down ». [↑](#footnote-ref-47)
48. Une scène qui illustre le commentaire socio-politique très marqué du film sur le monde post-11 septembre. Aspect sur lequel ce travail ne peut, de par le choix de son approche et sa taille, pas élaborer. [↑](#footnote-ref-48)
49. Qui pourrait être supprimée du film (ou remplacée par une ellipse) sans que sa continuation n’en soit affectée. [↑](#footnote-ref-49)
50. Mais variable, comme il en a été question dans le chapitre précédant. Bien que chaque film s’affirme comme étant « Basé sur *The Body Snatchers* de Jack Finney », première version du roman situant l’action en 1955 en Californie. [↑](#footnote-ref-50)
51. Par exemple Natania Meeker et Antónia Szabari, « From the Century of the Pods to the Century of the Plants: Plant Horror, Politics, and Vegetal Ontology », *Discourse*, Vol. 34, No. 1, hiver 2002, pp. 45-51 ou M. Keith Booker, *Alternate Americas: Science Fiction Films and American Culture*, Westport CT/London, Praeger, 2006, pp. 71-72. [↑](#footnote-ref-51)
52. Thomas Leitch, *op. cit.*, pp. 37-62. [↑](#footnote-ref-52)
53. Kathleen Loock, « The Return of the Pod People: Remaking Cultural Anxieties in *Invasion of the Body Snatchers* », in Constantine Vervis et Kathleen Loock (éd.), *Film Remakes, Adaptations and Fan Productions: Remake/Remodel*, Londres, Palgrave MacMillan, 2012, pp. 122-144. [↑](#footnote-ref-53)
54. « the boundaries between the remake and the sequel seem to blur. ». Kathleen Loock, « The Return of the Pod People: Remaking Cultural Anxieties in *Invasion of the Body Snatchers* », *op. cit.*, p. 138. [↑](#footnote-ref-54)
55. « In contradistinction to the remake, the sequel does not prioritize the repetition of an original, but rather advances an exploration of alternatives, differences, and reenactments that are discretely charged with the various ways in which we may reread, remember, or return to a source. ». Carolyn Jess-Cooke et Constantine Vervis, *Second Takes: Critical Approaches to the Film Sequel*, Albany, State University of New York Press, 2010, p. 5. [↑](#footnote-ref-55)
56. Le héros se prénommant par exemple Miles, Matthew, Marti puis finalement Carol [↑](#footnote-ref-56)
57. Les films de 1956 et 1978 mettent en scène un héros alors que ceux de 1993 et 2007 une héroïne. [↑](#footnote-ref-57)
58. Le docteur généraliste Miles laisse place à un inspecteur des services de propreté et d’hygiène de la ville, à une adolescente et finalement à une psychiatre. [↑](#footnote-ref-58)
59. En référence au personnage de Manny/Danny Kaufman, qui partage le même patronyme que le réalisateur du film de 1978. Barry Keith Grant, *op. cit.*, p. 95. [↑](#footnote-ref-59)
60. Mécanisme qui est plutôt la norme dans remakes et suites. [↑](#footnote-ref-60)
61. Dans le cas de Matthew, qui dans le retournement final du film de 1978 se révèle être devenu une *pod person*. [↑](#footnote-ref-61)
62. Joué une deuxième fois plus tard dans le film lorsqu’un chauffeur de taxi est incarné par Don Siegel lui-même. [↑](#footnote-ref-62)
63. Sur les conditions de post-production du film ayant conduit à l’ajour du récit-cadre. [↑](#footnote-ref-63)
64. C’est dans sa direction que Matthew pointe son doigt accusateur à la fin du film. [↑](#footnote-ref-64)
65. Similitude qui peut aussi s’expliquer d’un point de vue économique, puisqu’il n’est pas impossible que Robert H. Solo aie bénéficié de l’exclusivité sur les droits d’adaptation du roman de Finney sur une période de 15-20 ans. [↑](#footnote-ref-65)